

DANIEL CÉRÉZUELLE

**La critique de la modernité
chez Bernard Charbonneau**

Aspects d'un compagnonnage intellectuel

(1994)

I. D'ELLUL À CHARBONNEAU

L'œuvre de Bernard Charbonneau est bien moins connue du public que celle de Jacques Ellul. Pourquoi donc l'évoquer ici ? Parce que c'est une question de probité intellectuelle, qui correspond d'ailleurs à un vœu d'Ellul. Il existe en effet un lien très fort entre ces deux pensées, fondé sur un lien personnel d'amitié entre les deux hommes qui ont été compagnons toute leur vie. Dès la fin des années 20, ils ont construit leurs réflexions dans un dialogue continu et ils ont régulièrement joint leurs efforts pour susciter un mouvement social en vue d'une maîtrise collective du progrès technique, maîtrise sans laquelle l'aspiration à la liberté restera lettre morte.

Quelques repères succincts : La rencontre d'Ellul avec Charbonneau, qui est son aîné de deux ans (1910-1912), date de 1927 au lycée Montaigne à Bordeaux. Selon Ellul, s'il n'avait pas rencontré Charbonneau, il n'aurait été qu'un très bon élève puis un très bon professeur, et c'est le contact avec Charbonneau qui l'a introduit à la réflexion critique sur la réalité sociale. Une même intuition les a réunis. En faisant (en pratique et non en théorie !) du progrès de la Technique, de l'organisation et de l'État, une fin en soi, la société moderne risque d'ôter tout contenu concret à la liberté qu'elle prétend conquérir. Ce qui unit les deux hommes c'est donc l'expérience d'une contradiction entre une modernisation non maîtrisée et l'exigence de liberté

qui l'anime ; liberté qui pour l'un et l'autre est la référence essentielle et qu'ils ne conçoivent que vécue au quotidien par des individus responsables de leurs choix.

Un partage du travail théorique : Au départ, cette critique a pris deux cibles principales : la Technique et l'État, dont le développement excessif bouleverse le rapport de l'individu à la société et menace sa liberté. Ils se sont partagé le travail au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale : à Ellul la Technique, à Charbonneau l'État. Depuis, chacun est sans cesse revenu sur ces deux thèmes.

Susciter un courant critique : Depuis les années 30, ils ont essayé en commun non seulement d'approfondir leur critique, mais aussi de la traduire en une pratique sociale. D'abord en s'associant, avec beaucoup de réticences, au mouvement personnaliste, puis en suscitant des groupes de réflexion critique susceptibles de cristalliser une force de transformation sociale.

Mais dès le lendemain de la guerre de 39-45, la polarisation de la société française, et en particulier de l'intelligentsia entre la gauche et la droite, a marginalisé leur effort de mobilisation critique. Leur appel à un autre mode de vie et à de nouvelles formes d'engagement politique a été couvert par les fracas de l'idéologie et par l'euphorie progressiste des Trente Glorieuses. Les groupes de réflexion qu'ils ont animés de 1945 à 1965 n'ont pas débouché dans la sphère publique.

Des actions communes : À partir des années 70, Ellul et Charbonneau se sont associés à nouveau pour susciter une opposition de citoyens au projet d'aménagement technocratique de la côte aquitaine, orchestré par l'État au profit de l'industrie touristique. Ils ont donc créé, puis successivement présidé, le Comité de défense de la côte aquitaine qui, de 1972 à 1982, a tenté de résister aux projets de la Mission interministérielle de la côte aquitaine (Miaca). Ils ont également tous deux donné des repères théoriques au mouvement écologiste, qui s'est développé en France à partir des années 1970.

Pour toutes ces raisons, une mise en perspective de la pensée d'Ellul resterait incomplète sans un exposé de la critique « charbonnière » du développement.

II. LE CŒUR DE LA DÉMARCHE DE CHARBONNEAU

Sa réflexion sur la technique ou plutôt, comme on le verra, sur le développement, est liée à une réflexion sur le fait social et toute son œuvre est l'approfondissement d'une intuition centrale : Individu et Société sont deux données irréductibles ; aucune ne peut être supprimée et toutes les deux sont en tension, tension qui ne peut être réglée que par des compromis provisoires. Or, avec le développement, déclenché par la libération de l'individu, la tension entre ces deux pôles s'est complètement déséquilibrée et menace de disparition ou d'insignifiance l'aspiration à une vie personnelle. En effet, l'émergence d'un domaine privé où règne le jugement de la conscience et où se met en pratique un sens personnel n'est possible que grâce à un minimum d'organisation sociale. Il faut des institutions qui protègent chacun de la soumission à de simples rapports de force et des techniques qui le défendent contre la nature. Mais ces médiations finissent par constituer une nouvelle nature englobante, qui se développe en soi et pour soi. Avec l'accélération du développement, l'idéal d'une vie personnelle s'efface devant des logiques sociales inflexibles.

1. Notre vie est soumise aux aléas et aux contraintes d'une économie et d'une technique planétaires. En particulier, en dépit de son nom, l'économie a perdu tout caractère privé et local, permettant de maîtriser notre vie ;

2. Mais l'inquiétude et les interrogations de l'homme face à un destin social qui le dépasse sont socialement prises en charge par les vérités (idéologiques) de la politique (pour la masse) ou par les vérités (provisoires) de la science (pour l'élite) ;

3. Enfin, l'industrie du loisir et de la culture bouche les derniers trous d'espace-temps et d'incertitude où pour-

raient s'enraciner une prise de conscience individuelle et un véritable contrat social.

Ainsi le développement précipite-t-il la fin de l'individu et de la liberté.

Cette intuition générale oriente aussi la pensée d'Ellul mais elle est développée par Charbonneau dans quatre directions, qu'on trouve bien moins approfondies chez Ellul :

1. La Technique n'est pas, pour Charbonneau, la notion centrale : c'est plutôt le développement qui le préoccupe, et ses contradictions indépassables. Il insiste beaucoup moins qu'Ellul sur l'autonomie de la Technique et beaucoup plus sur ce qui selon lui la rend possible : la démission de l'homme sous ses formes diverses ;

2. La réflexion sur le rapport de l'homme avec la nature joue un rôle central, car la liberté n'a de sens que si elle s'incarne en introduisant un tant soit peu l'ordre de l'esprit dans celui de la réalité ;

3. L'enjeu moral et spirituel des transformations sociales est constamment mis en avant : le rapport de l'homme à la liberté ; alors qu'Ellul, par souci de méthode, distingue analyse sociale et réflexion éthique et les traite dans des parties différentes de son œuvre ;

4. Cette préoccupation a conduit Charbonneau à poser de manière de plus en plus insistante le problème de la science et du rapport de l'individu à sa vérité, problème qu'Ellul n'aborde pas explicitement.

III. DE LA TECHNIQUE AU DÉVELOPPEMENT

Pendant longtemps les intellectuels ont refusé d'admettre l'existence d'un milieu technique ou d'une société industrielle commune à toutes les sociétés développées. Cette évidence a été très longue à s'imposer car elle allait contre les partis pris idéologiques. La gauche, en particulier, en dépit de l'enseignement de Marx lui-même, se refusait à admettre que la vie des hommes est déterminée par leurs

produits matériels plus que par leur pensée : seuls comptent les rapports sociaux et politiques. Or, pour Charbonneau, comme pour Ellul, la machine n'est plus le moyen dont use une société mais la puissance qui la façonne : les changements techniques entraînent des transformations sociales : celles-ci suivent au lieu de précéder. La technique fait l'histoire car elle domine les forces naturelles et les forces spirituelles se refusent à la contrôler. Alors ce n'est plus la pensée révolutionnaire mais le progrès technique qui exige de nouvelles structures sociales. Ainsi la pensée humaine a mis en train l'avalanche et, depuis, elle dévale d'autant plus vite que les problèmes et les échecs de la société industrielle sont refoulés par la conscience sociale.

Comme Ellul, Charbonneau ne rejette pas la technique : elle est nécessaire à l'homme. La technique donne une seule chose : la puissance, le pouvoir sous toutes ses formes. Or, tout progrès humain suppose l'exercice d'un certain pouvoir, à condition de ne pas être rendu fou par son exercice. Mais, par nature, la technique est toujours prête à devenir la complice du pouvoir en soi (du capital, du gouvernement) et surtout elle implique forcément des effets propres et, au-delà d'un certain point, elle asservit autant qu'elle libère. Seul le souci de peser le pour et le contre et un choix permanent permettent d'en user sans lui être soumis. Or, il est plus facile d'éviter l'effort critique et de ramener la fin au moyen. Alors, érigée en vérité ou abandonnée à elle-même la technique envahit tout, impose partout sa logique, son organisation industrielle et bureaucratique, au service de la croissance économique et du « toujours plus ». On notera que ce n'est pas l'essence de la technique mais la logique du développement exponentiel, rendu possible par le progrès technique, que Charbonneau analyse. Et, pour restaurer un jugement et une volonté de choix et de maîtrise, il s'est appliqué à en montrer les coûts naturels et humains et les conséquences ultimes pour la liberté.

Cette analyse des coûts et des contradictions du développement, Charbonneau l'a approfondie toute sa vie, secteurs par secteurs : la nature, la culture, le travail, les loisirs, la nourriture, etc.

Pour ce qui concerne la nature, on peut dire qu'en France Charbonneau a été un des pionniers de la critique écologique, puisque dès avant-guerre il avait rédigé un texte sur « le sentiment de la nature comme force révolutionnaire ». En toute rigueur, il faut préciser que pour lui ce que menace le développement ce n'est pas la nature en elle-même, dont la puissance cosmique dépasse infiniment l'homme et n'a nullement besoin de son respect. Pour Charbonneau, ce qui est compromis c'est la possibilité pour l'homme d'établir une relation équilibrée et épanouissante entre l'homme et son milieu. D'une telle relation ce n'est pas la nature sauvage mais les campagnes qui sont l'incarnation. La diversité patiemment construite des paysages, de l'habitat, des sociétés locales est l'expression d'un compromis infiniment varié selon les terroirs entre, d'un côté, la nécessité naturelle, et d'un autre côté la puissance créatrice de l'esprit humain. Comme toute incarnation de la liberté, le mode paysan d'humanisation de l'espace est forcément ambigu. L'harmonie des paysages et l'équilibre écologique ont été imposés en grande partie par la nécessité, au prix d'un dur labeur et de relations sociales souvent très contraignantes. Mais, au lieu d'alléger ces contraintes et d'améliorer l'existant, le développement de l'agro-industrie conduit à sa liquidation au nom de la liberté. Charbonneau a montré en détail comment la recherche exclusive de la puissance et de la productivité a conduit à la destruction des paysages ruraux, de l'habitat et des sociétés locales. L'exploitation mécanique et chimique du sol multiplie les pollutions et les déséquilibres écologiques ; la production de masse se fait au détriment de la qualité et de la diversité des saveurs. À la place de campagnes qui étaient à la fois lieu de travail et de plaisir, espace de production et espace de liberté, règne

désormais l'espace unidimensionnel de l'agro-industrie. Paradoxalement, le souci de libérer l'homme de la nécessité naturelle engendre une déshumanisation de l'espace où, dès qu'il n'a plus à y travailler, l'homme n'a rien à faire. Quant aux derniers espaces « naturels », ils sont occupés par l'industrie touristique. À l'exploitation capitaliste des espaces libres succède l'aménagement étatique et la « socialisation » du paysage. Alors la boucle de l'organisation totale de l'espace se referme et l'homme moderne se voit, au nom du progrès, définitivement privé de nature. C'est-à-dire de la possibilité de sortir d'une organisation sociale qui devient globale :

Englobant désormais 100 % de l'espace et de la population, la société industrielle en France devient totale : on peut prendre l'avion, on n'en sortira plus. (*Notre table rase.*)

IV. LE SYSTÈME ET LE CHAOS

Pourtant, en même temps qu'elle se constitue, grâce à l'organisation, en une totalité de plus en plus intégrée, la société contemporaine est travaillée par des contradictions qui sollicitent en retour son dynamisme totalitaire. En effet, si notre monde tend à se constituer en un ordre rationnel et total, il engendre aussi souvent l'opposé : le désordre. Dans son ouvrage *Le Système et le Chaos*, Charbonneau analyse cette dialectique de l'organisation et de sa négation. En assimilant le progrès à celui de la production, l'humanité se délivre certes de la fatalité naturelle mais elle crée en même temps une sur-nature qui n'est souvent qu'une nouvelle fatalité et qui risque ou bien d'absorber totalement l'homme et de liquider sa liberté au nom de l'organisation collective, ou bien de le broyer dans ses contradictions sociales et écologiques.

Dans la mesure où les connaissances humaines sont limitées, il est fatal que l'accroissement de l'efficacité technique sur la nature engendre des effets négatifs désé-

quiliibrant aussi bien les sociétés que les environnements naturels. On peut dire que le développement de l'industrie, des agglomérations humaines, de l'agrochimie et des technologies énergétiques nucléaires compromet, à court ou à long terme, les chances d'équilibre social et naturel. En ce sens, le développement technique est inséparable de la multiplication des « retombées » négatives dont Charbonneau fait l'analyse.

En même temps que l'univers humain se technicise, on voit se multiplier les coûts de croissance. Des théoriciens comme Mishan, Heilbroner, Jouvenel, Passet, etc., ont dressé le bilan en termes économiques; Charbonneau en dresse le bilan en termes humains: génocide par liquidation des sociétés locales, fin de la campagne et de la nature, destruction du travail, changement permanent et obligatoire de sorte que l'humanité semble vouée non plus à « habiter » la terre mais à vivre dans un chantier permanent. Or, face aux contradictions et aux crises naturelles et sociales engendrées par la technique et la science, l'idéologie progressiste ne voit qu'une seule solution: plus de science et plus de technique pour mieux organiser la société, c'est-à-dire, finalement, contrôler l'individu. Mais ce processus qui renforce le caractère systématique de l'organisation sociale renforce aussi les risques de dysfonctions. C'est pour cela qu'en même temps qu'il évolue vers une organisation totale, le progrès multiplie les crises qui appellent à leur tour un supplément d'organisation technique. Mais plus la liberté est refoulée par les contraintes de l'organisation et plus elle multiplie dans tous les domaines les exigences les plus radicales, ce qui mène à un renforcement du contrôle social. Notre société est donc livrée à une dialectique du chaos et du système qui ne peut se faire qu'aux dépens d'une démocratie et d'une liberté réelles.

Charbonneau s'élève donc contre tous ceux qui identifient le progrès de la liberté à celui de l'organisation, qu'elle soit productiviste, cybernétique ou même systémique: chaque mode d'organisation poussé dans ses ex-

trêmes limites finit par devenir contradictoire avec la liberté et l'épanouissement humain qu'il prétend garantir. En fournissant à l'homme une recette objective pour vivre, on lui évite d'exercer personnellement sa liberté : finalement celle-ci devient superflue et le système social n'a plus qu'à l'évacuer :

Car tout progrès de l'organisation s'entoure d'une auréole de désorganisation, comme au contact de l'acier la chair vivante pourrit. Ce qui rend l'organisation d'autant plus nécessaire. En effet, au-delà d'un certain point, elle rompt l'équilibre de la nature et désormais s'accroît d'elle-même : soit qu'elle exaspère des résistances irréductibles qu'elle peut seulement briser, soit qu'en cultivant la passivité elle engendre un vide qu'elle doit combler. Les dernières activités spontanées concentrant en elles toutes les puissances de liberté deviennent des facteurs de désordre : quand la liberté se réfugie dans les loisirs, ils prennent tant d'importance qu'il devient urgent de leur donner un statut. Si l'organisation détruit la liberté, la destruction de la liberté appelle l'organisation. L'habitude de recevoir une impulsion d'en haut atrophie chez les individus le sens de l'initiative et de la libre discipline, forçant la direction à intervenir là où elle n'y songeait pas. Alors le processus d'organisation se précipite et elle tend à tout prendre en bloc. Peut-être avons-nous déjà atteint ce point ; l'entreprise technicienne ne peut plus s'arrêter à mi-chemin, il lui faudra reconstruire artificiellement la totalité naturelle rompue par l'intervention de la liberté humaine. Lorsque la puissance de l'homme atteint l'échelle de la terre, il faut, sous peine de mort, que la science pénètre la multitude des causes et effets qui constituent un monde ; que la Technique et l'État sanctionnent ses conclusions avec la force et l'étendue de la puissance qui assurait la création. Quand l'homme devient maître d'agir sur l'homme et la société, la Technique doit se substituer non seulement à la bêche et au rouet, mais à la famille, au peuple, à Dieu même : « La science organisera la société et après avoir organisé la société organisera Dieu. » (Renan, *L'Avenir de la science*). À partir d'un certain point d'organisation, il n'y a plus le choix qu'entre le chaos et le système qui reconstruit de

l'extérieur cet univers détruit de l'intérieur. Toutes nos certitudes et notre mouvement conduisent à cette immobilité totale.

Alors, coiffant les techniques, s'ébauche une technique de l'organisation qui recense et coordonne toutes les organisations particulières : celle de l'État totalitaire. Il est le produit nécessaire de nos raisons bien plus encore que de nos passions. Cette organisation totale qui prétend réaliser l'absolu dans les choses définit exactement l'anti-liberté. Et pourtant l'organisation est légitime : la pensée qui la conteste ici participe de l'esprit qui a conduit l'homme à transformer le cosmos. L'organisation est légitime parce qu'au niveau de l'homme elle ne saurait être distinguée de la liberté : il doit s'organiser pour vivre libre, elle ne devient illégitime que lorsqu'elle tend à devenir totale. Mais elle le devient quand l'homme refuse la contradiction : quand il croit prouver la liberté dans l'anti-liberté. Au fond, le mal c'est moins l'organisation totale que le mensonge total qui la justifie. (*Le Système et le Chaos.*)

Ainsi, une organisation sociale fondée sur l'idée d'un développement illimité nous expose à deux risques qui sont dialectiquement liés et qu'on peut résumer par deux philosophèmes : « Un développement indéfini est impossible dans un espace-temps fini », il conduit donc au chaos.

« Plus la puissance grandit, plus l'ordre doit être strict » : le développement appelle une organisation totale, si ce n'est totalitaire.

V. DE LA TECHNIQUE À LA SCIENCE

La maîtrise du développement met l'homme moderne au pied du mur. Au nom de quoi s'opposer à la logique aveugle qui privera tôt ou tard l'homme de nature et de liberté ; à quelle vérité soumettre le développement de l'économie et de la technique ? La question de la technique nous pose donc, en dernier ressort la question de la science et du sens. En effet, aujourd'hui notre société ne connaît plus de vérité que scientifique. Comme la religion dans les sociétés traditionnelles, la science tend à tout envahir à devenir la

seule norme pour conduire l'action. Cela tient d'abord à sa nature : tout pour elle, peut être objet. Elle est par essence impérialiste. Mais aussi le risque de chaos y pousse très fortement. Logiquement, c'est la science qui risque d'avoir le dernier mot : ou bien elle gouvernera la terre, ou bien elle la détruira en dotant par exemple les impérialismes locaux et nationaux d'armes planétaires. Certes, la vérité scientifique ne contrôle pas encore totalement l'homme : il y a aussi la morale et la politique, mais pour combien de temps ?

En fait, la société moderne croit seulement à la connaissance, qui est puissance, et se préoccupe de moins en moins de la réconcilier avec Dieu, la morale ou l'homme : plus besoin d'idéologie pour montrer que la science est conforme à la morale.

Par son progrès effectif, sa capacité à dire objectivement ce qui est et à le transformer, la science conduit, encore plus efficacement que le monisme religieux ou idéologique, à la suppression de toute référence spirituelle. D'un côté, elle fournit toujours plus de puissance, d'un autre côté, elle ne peut fournir de raison d'être et d'agir. Et comme elle ne connaît pas le sens, rien ne peut l'arrêter. Cette démesure dans la mesure de tout pourrait bien détruire l'homme et la vie : inévitablement la poursuite de la connaissance scientifique déchaîne le chaos du pouvoir pour le pouvoir, du changement pour le changement : le n'importe-quoi, n'importe-comment, n'importe-où scientifico-technique. Mais ce n'importe-quoi va toujours dans le même sens : la puissance sur les choses engendre la nécessité du pouvoir sur les hommes au nom des vérités de fait de la science. Il en résulte l'impasse totalitaire. Or, pour Charbonneau il n'y a de vérité que spirituelle. Si aucune science ne peut dire ce qui doit être, c'est parce que le sens n'est pas inscrit dans le réel : il habite une conscience individuelle. La science, elle, ne peut que discréditer cette idée de vérité spirituelle, au nom des vérités de fait. De plus, contrairement aux vérités

capitalisables de la science, cette vérité spirituelle ne peut être assurée et mise en pratique que par sa constante redécouverte et par un retour permanent à la source. Cela ne peut être le fait d'une société, mais de la liberté de chacun de ses membres. En effet, seule une conscience individuelle peut prendre conscience du décalage entre le réel, où tout aboutit au néant, et ses aspirations, que rien de matériel ne justifie, à la paix, à la justice, à l'amour, à la liberté.

Mais l'enregistrement de cette contradiction entre la réalité sociale et les valeurs, entre le sens et le réel, est intolérable pour l'esprit de « l'animal social » qui cherche à se rassurer et à se délivrer à tout prix de l'angoisse qui en résulte. Et il dispose de deux moyens pour y échapper : le divertissement, qui est devenu une des principales productions de notre monde technique, et la justification de ce qui est, autrefois par les voies de la religion, maintenant par celles de la science ; justification de l'ordre social, économique ou technique du moment, ou au nom du fait. Pour Charbonneau, c'est une conversion des consciences individuelles vers un autre foyer, spirituel et non factuel, de vérité qui permettra à l'homme de ressaisir et maîtriser l'avalanche scientifique et technique. Rappelons-le : pour lui, le sens n'est pas dans le donné, mais dans l'auto-affirmation de l'esprit qui seul peut dire à la science où elle doit s'arrêter. Sur le plan collectif, ce n'est que si des vérités spirituelles sont effectivement vécues dans l'opinion qu'il sera possible de soumettre la recherche scientifique et technique à des normes et à un contrôle *ex ante* et non *ex post* de ses effets prévisibles et de sa validité sociale.

Sur le style de l'auteur : il est déconcertant, pour des raisons de fond. Pour Charbonneau, le problème fondamental, sa vocation, n'est pas de proposer une nouvelle manière de penser, de nouveaux concepts critiques comme Bergson, Morin ou Jonas. À la différence d'Ellul, il n'a aucun goût pour la construction théorique d'objets séparés, que ce soit la Technique ou l'État. Pour lui, c'est le rapport intime de

l'individu à la société qui est décisif. C'est pourquoi il se refuse à séparer l'objectif du subjectif et la description du fait social est toujours en même temps une analyse existentielle et une critique morale, alors qu'Ellul s'applique à traiter séparément ces questions.

Pour Charbonneau, c'est d'abord l'incapacité des hommes à incarner concrètement leurs valeurs dans la sphère publique et à assumer pratiquement une distance critique à l'égard de leur société qui rend possible le développement incontrôlé de la technoscience et des médiations. « L'homme est un être qui rêve d'une liberté qu'il est incapable de vivre. »

Mais que l'homme ne soit qu'un « animal social », cela révolte Charbonneau. En montrant comment prolifère le pouvoir social sous toutes ses formes (État, Technique, etc.), il veut mettre le lecteur devant sa propre complicité et devant des choix personnels. C'est pourquoi il écrit avec les mots de tout le monde et refuse le langage et l'approche spécialisés. Le problème posé par le développement n'est pas un problème d'intellection de la société ou de la technique; c'est un problème moral ou spirituel dont chacun peut appréhender les termes essentiels devant sa porte et dans sa vie quotidienne. C'est pourquoi ses analyses accordent une importance extrême à l'expérience la plus ordinaire: il montre avec beaucoup d'humour et de férocité comment elle engage la totalité de la personne et de son rapport au social: il a le génie pour montrer que rien n'est anodin. Pour Charbonneau, c'est à travers ce que chacun vit que se révèle l'essentiel et c'est par la manière dont il le vit que se joue l'essentiel.

Collectif, *Sur Jacques Ellul*.
Préface d'Ivan Illich. *L'esprit du temps*, 1994.
La Grande Mue, novembre 2023
lagrandemue.wordpress.com